

Il n'est guère dans l'histoire de figue plus sympathique que celle du Béarnais; on la revoit toujours avec plaisir, quoique la chronique, le roman et le théâtre l'aient bien souvent mise en action et que les moindres traits de sa physionomie soient connus de tout le monde. *Le Capitaine Henriot* de l'Opéra-Comique, vous l'avez déjà deviné, n'est autre que ce bon roi Henri de galante mémoire, dont les défauts charment autant que les vertus, tant ils sont naturels au caractère français.

Avant de commencer notre analyse, disons tout de suite que *le Capitaine Henriot*, avec MM. Gustave Vaëz, Victorien Sardou et Gevaert pour lieutenant, a conquis le succès de haute main, comme il a conquis jadis sa bonne ville de Paris, beaucoup plus facilement encore. Il n'y avait dans le public ni ligueurs ni Espagnols.

Quelle chose incertaine, fragile et brusquement interrompue que la vie! Des deux collaborateurs du poème l'un ne verra pas son succès. – Depuis déjà bien des mois, il repose dans ce morne séjour où nul bruit d'applaudissement n'arrive, mais son souvenir aimable et bon est resté à tous, car c'était un brave cœur et un charmant esprit que Gustave Vaëz. M. V. Sardou a fini seul ce qui avait été commencé en commun, et l'on peut dire qu'il y a mis du talent pour deux. Il a fait une vraie pièce, bien charpentée, bien conduite, gaie, amusant, spirituelle, et qui se passerait aisément de musique. En cela il a fait preuve d'intelligence, car ce qui intéresse le plus les Français dans un opéra ou un opéra-comique, c'est le poème, le drame, l'affabulation. Combien de partitions pleine de mérite ont-elles échoué contre la défectuosité du livret! Notre public, plus logique que musical, est choqué surtout par les fautes du poème; il ne pardonne rien à la situation en faveur de la mélodie. Il n'a pas l'oreille assez dilettante pour s'enivrer du son pur et goûter en elles-mêmes les beautés du chant et de l'orchestre. Il lui faut un sujet, une action, des scènes bien filées, une marche rapide, un sens toujours clair et précis. Quand son esprit est rassuré sur tous ces ponts, alors seulement il écoute la musique, il l'apprécie, il en jouit avec calme, à condition toutefois qu'elle ne déborde pas hors de la situation et n'entrave pas le drame.

M. Victorien Sardou a donné à M. Gevaert un de ces livrets de construction solide et légère qui ne font point sombrer la musique qu'ils doivent porter, et ils vogueront de conserve sur les eaux courantes du succès.

L'action s'engage sous les murs de Paris, qu'assiège le capitaine Henriot. Un armistice a été conclu, et les bons Parisiens, ennuyés d'être bloqués dans leurs remparts, se répandent hors la ville. Ils visitent le camp, dont l'arrangement pittoresque amuse leur badauderie, et se refont un peu des privations du siège à l'auberge du *Vert-Galant*, dont l'enseigne balance un verre orné de rubans et de fleurs, ce qui fait « verre-galant » en style de rébus. Les bourgeois circulent, les soldats boivent et jouent aux dés sur un tambour, les cantinières offrent leurs bidons, et tous ces groupes forment un tableau plein d'une animation joyeuse. On ne dirait guère que ce sont là des ennemis. En effet, Paris en a assez de la Ligue, des Espagnols, du duc de Mayenne, et il ouvrirait de bon cœur ses portes au roi de Navarre pour en faire le roi de France. La lutte touche visiblement à sa fin.

Avec les promeneurs est venue Blanche d'Etianges, une belle et noble jeune fille, accompagnée de son amie Valentine de Rieulle, et de Pastorel, valet gourmand et poltron. Blanche voudrait prévenir un jeune gentilhomme, le vicomte de Mauléon, officier dans l'armée du roi de Navarre, dont elle est aimée et qu'il aime, de ne pas se risquer, ce soir-là, pour la voir à Paris où don Fabrice, un farouche Espagnol sous la dépendance duquel elle se trouve, se propose de lui tendre une embûche. Fabrice soupçonne que Blanche d'Etianges a un amant; mais il ne le connaît pas, et pour le

connaître, il suit les deux jeunes femmes, intercepte la lettre que devait porter Pastorel et y substitue un billet de sa façon où il excite savamment la jalousie de l'amoureux; au billet il joint un sauf-conduit pour que son rival ait toutes les facilités possibles de donner dans le panneau.

Pastorel remet le billet à Mauléon. Fabrice sait maintenant la figure de son rival, mais il ignore toujours comment il se nomme; - détail de peu d'importance - puisqu'il doit le tuer cette nuit même.

Tout en menant cette intrigue, Fabrice tente de nouer des intelligences dans le camp ennemi. Il lie conversation avec le capitaine Henriot, qu'il essaye de séduire et de rattache au parti de la Ligue. Il tombe bien! Henriot lui répond d'une manière évasive, et comme don Fabrice lui demande à voir le roi, le Béarnais, toujours prudent, désigne à l'espagnole, dont la mine ne lui revient guère, le vicomte de Mauléon comme le roi de Navarre. Fabrice contient un mouvement de joie. Il pourra satisfaire à la fois sa jalousie et sa haine politique, puisque son rival et son ennemi ne font qu'une seule personne; le même guet-apens le débarrassera de l'un et de l'autre.

Les affaires sérieuse n'empêchèrent jamais le capitaine Henriot de courir les aventures. Il avait bien, comme dit la chanson populaire, « le triple talent de boire et de battre et d'être un vert-galant. » Aussi, dès que la nuit est tombée, il se souvient que dans une de ses reconnaissances à travers Paris il a promis à une belle dame d'aller souper chez elle, et le Béarnais tenait toujours ses promesses-là. Le gardien de la porte Saint-Honoré doit ouvrir aux soldats du roi de Navarre, et le capitaine Henriot veut aller arranger cette affaire lui-même, tout en ne négligeant pas son souper.

Bellegarde, le joyeux compagnon, se met de la partie. Mauléon, de son côté, ne manque pas le faux rendez-vous perfidement facilité par le sauf-conduit. Don Fabrice, aiguisant sa dague et fourbissant son épée, se tient aux aguets. Pastorel a été rencontré au camp par Fleurette, sa femme, accorte et jolie, envers laquelle il a eu des torts et qui s'est faite cantinière. Elle lui a chanté pouille, et il redoute fort ses petites mains armées d'ongles fort tranchants. Il espère en être délivré en rentrant à Paris; mais il la retrouve à l'hôtel d'Etianges, où tous les personnages de la pièce semblent s'être donné rendez-vous.

L'épée à la main, Bellegarde a conquis un souper que des marmitons portaient dans des mannes couvertes à quelque frairie mystérieuse, et il va se mettre à table gaiement avec Blanche d'Etianges et Valentine de Rieulle, lorsque survient le roi de Navarre. La belle dame qu'il a remarquée n'est autre que Valentine; il s'assoit, mange de grand appétit, et fait même passer une partie du souper à Bellegarde qui s'est caché à son approche. « Il faut que tout le monde vive; » dit le Béarnais; mais à ce chant cordial, spirituel et joyeux, se mêle une note grave et plaintive qui vient du dehors. Le peuple a faim, il gémit, et par un chant lugubre, fait un accompagnement sourd à la chanson légère.

Cette petite note basse, faible et tremblotante, râle d'un peuple épuisé, le bon cœur du roi l'entend à travers les rires du festin; il fait ouvrir les portes et les fenêtres de l'hôtel, et distribue à la foule les corbeille de pain, les plats de viande, les flacons de vin; puis, devant la table dévastée, il reprend le refrain de la chanson: « Il faut que tout le monde vive, » mais, cette fois, avec une cordialité grave, une large pitié humaine, une générosité paternelle et royale. Ce mouvement est très beau, il révèle Henri IV tout entier. Le public a très-bien senti cette nuance, et les applaudissements ont éclaté de toutes parts.

Mauléon arrivé, Blanche pousse à la hâte le capitaine Henriot dans une chambre. La jalousie de Mauléon s'exhale en cris, en reproches amers, en malédictions; il appelle Blanche ingrate, perfide, infâme, et ne veut écouter aucune de ses explications. On l'avertit que cet homme qu'il veut poursuivre et percer de son épée est son maître, son souverain, le roi de Navarre. Alors, par un effort de loyauté suprême, il s'arrête dans sa vengeance, et dit aux ligueurs amentés par Fabrice qu'en effet il est le roi Henri. Mauléon n'a pas été tué. On l'envoie au camp royaliste proposer une capitulation inacceptable, si elle est refusée, il doit être mis à mort.

Le fidèle gentilhomme conseille lui-même au roi de ne pas la signer. Heureusement don Fabrice, voyant les affaires de la Ligue prendre une mauvais tournure et la reddition de Paris imminente, est venu secrètement faire des offres de services au capitaine Henriot, qui les a acceptées, et tient par là le traître. Fabrice, d'un mot à ses soldats, peut délivrer Mauléon; mais ce mot il ne l'écrira pas, ou il l'écrit trop tard. On entend des coups de fusils; ne craignez rien, Mauléon ne mourra pas. Fleurette la gentille et courageuse vivandière a escamoté l'ordre. Cette mousquetade signifie que la ville est prise, que Blanche est débarrassée de don Fabrice, et que Paris, la grande ville, se donne corps et âme au bon roi Henri.

Alors éclate un immense chœur triomphal d'un effet irrésistible, qu'on a fait bisser, et qui exprime l'allégresse de tout un peuple, avec une largeur de souffle, une dilatation de poitrine et une ampleur de formes vraiment admirables, et qui sentent leur grand maître. Il est rare qu'un morceau d'ensemble obtienne un pareil succès, et c'est un bonheur de terminer une pièce sur un finale sa grandiose.

Voici les principales lignes du dessin sur lequel M. Gevaert a brodé sa musique. Nous n'avons guère indiqué que le mouvement du drame, et nous avons laissé de côté mille jolis détails et incidents bien trouvés qui donnent une nouvelle impulsion aux scènes et relancent pour ainsi dire l'action au moment où elle paraît se ralentir. Le succès du poème a été complet, celui de la partition n'a pas été moins grand. M. Gevaert est un compositeur d'une science consommée, et chez lui la science n'obstrue pas l'originalité et ne fait que lui prêter des formes correctes d'expression. L'ouverture brillamment orchestrée emploie avec un rare bonheur les principaux thèmes de la pièce, entre autres le chant triomphal du troisième acte auquel les instruments prêtent la plus majestueuse sonorité. La chanson de Fleurette « À la santé des bonnes gens », reprise par le chœur, est charmante. Il y a beaucoup de couleur dans le trio des dés, où deux phrases musicales de caractère différent s'enlacent et se contrarient harmonieusement. La chanson du réître a bien le style et le cachet du temps; son rythme marque comme un talon de botte le pas pesant de soldat. Le finale du premier acte peint bien le mouvement de retraite des bourgeois et des soudards qui regagnent les uns leur villes, les autres leur camp, sur des rythmes nocturnes et somnolents, tandis que Mauléon, torturé de jalousie, rugit la phrase: « Tous les démons s'emparent de mon âme. »

Au second acte, notons la jolie sérénade de Bellegarde, qui succède au trio des femmes et se relie à l'air de Blanche d'Étianges; la chanson de table, d'une rondeur si joyeuse et si gauloise: « Il faut que tout le monde vive, » terminée par un si beau mouvement dans la dernière reprise du refrain; l'air de désespoir de Mauléon se croyant trompé par Berthe [Blanche], le duo qui le suit et le final tumultueux, plein de colère et de passion, « Plus de Béarnais ».

Le troisième acte renferme à son commencement de jolis détails d'harmonie imitative et de description musicale, si l'on peut employer ce terme; des effets de tocsin et de canon, sur lesquels se découpent des caquetages de femmes et des

rumeurs de peuple; un charmant duo bouffe entre Fleurette et Pastorel, puis enfin ce splendide finale, ce chant patriotique si chaleureux, si enthousiaste, si électrisant, dont nous avons déjà écrit l'effet

Couderc joue et chante le capitaine Henriot en acteur consommé, il rend à merveille la physionomie franche, spirituelle et cordiale du bon roi. Mauléon a trouvé dans Achard un interprète doué d'une voix charmante, à la fois tendre et passionnée, sentimentale et dramatique. Crosti, dans le rôle du traître Fabrice, qu'il chante avec beaucoup de vigueur, a une mine farouche très-bien assortie au personnage. Ponchard est un élégant Bellegarde, et Prilleux donne un bon accent comique à Pastorel, le gracioso de la pièce.

M<sup>me</sup> Galli-Marié s'est montrée cantatrice // 2 // et tragédienne dans le rôle de Blanche d'Étianges. Elle a aussi bien joué que chanté le grand duo si dramatique du second acte. La vivandière Fleurette doit bien des remerciements à M<sup>lle</sup> Bélia qui a doublé de valeur les morceaux que son rôle contient par la façon nette, spirituelle et piquante dont elle les dit; à la sûreté de son chant, on sent qu'elle est vraiment musicienne. Le rôle un peu effacé de Valentine de Rieulle est très convenablement tenu par M<sup>me</sup> Colas.

L'Opéra-Comique ne pouvait terminer l'année d'un manière plus brillante. 1864 lègue ce succès de bon aloi à 1865, qui n'en verra pas la fin assurément, car *le Capitaine Henriot*, paroles et musique, est une de ces pièces qui se font leur place au répertoire et la gardent.

**LE MONITEUR UNIVERSEL, 2 janvier 1865, pp. 1-2.**

Journal Title:	LE MONITEUR UNIVERSEL
Journal Subtitle:	<i>Journal officiel de l'Empire Français</i>
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	2 January 1865
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	Numéro 2
Year:	None
Series:	None
Issue:	Lundi 2 Janvier 1865
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE DES THÉÂTRES
Subtitle of Article:	OPÉRA-COMIQUE: <i>Le Capitaine Henriot</i> , opéra-comique en trois actes, parole de MM. Gustave Vaëz et Victorien Sardou, musique de M. Gevaert.
Signature:	Théophile Gautier
Pseudonym:	None
Author:	Théophile Gautier
Layout:	Front Page and Internal Text
Cross-reference:	None